

# Saint Paul est venu en Espagne

Lorsque saint Paul et saint Luc, rescapés du naufrage de Malte, arrivèrent à Rome, le centurion Julius de la cohorte Augusta remit son prisonnier au Préfet du prétoire. Mais celui-ci, au lieu d'envoyer celui-là au camp des Prétoriens près de la Porte Viminale, lui permit «de loger en son particulier avec un soldat qui le gardait» <sup>1</sup>. En fait, l'Apôtre loua un appartement (Act. XXVIII, 30), y convoque les notables juifs dès le troisième jour de son installation, y tient des conférences contradictoires (§ 17, 23), reçoit «tous ceux qui venaient le trouver, proclamant le Règne de Dieu et enseignant ce qui concerne le Seigneur Jésus en toute liberté et sans obstacle» (§ 30-31). Cette ultime phrase confirme l'impression que donne le dernier chapitre du Livre des *Actes*: Paul se livra dans la capitale de l'Empire à une intense activité missionnaire <sup>2</sup>. Elle dura deux années en-

---

1. Act. XXVIII, 16. Sur cette *custodia libera*, cf. HUMBERT et HITZIG, art. *Carcer et Custodia*, dans PAULY-WISSOWA, *Real Encycl.* III, 1577; IV, 1672, 1897 sv.

2. Cf. D. GUTHRIE, *New Testament Introduction*, Londres, 1961, I, pp. 212-213. Cette première captivité romaine n'a donc rien d'analogue avec celle où il était enchaîné (II Tim. I, 16; II, 9) et qui se terminera par une condamnation et le martyre en 67 (IV, 16-18). Eusèbe les distinguait expressément (Hist. eccl. II, 22, 1-7). Depuis FR. SPITTA (*Zur Geschichte und Literatur des Urchristentums*, Göttingen, 1893, I, pp. 106 sv.), il est suivi par les modernes, O. MOE, *The Apostle Paul*, Minneapolis, 1950, pp. 486 sv. L. P. PHERIGO, *Paul's Life after the Close of Acts*, dans *Journal of biblical Literature*, 1951.

tières (διετίαν ὄλην, V 30), pendant lesquelles les magistrats attendirent en vain les accusateurs et les témoins à charge du prévenu. Ceux-ci ne s'étant pas présentés durant le délai réglementaire, l'Apôtre fût relaxé purement et simplement, sans qu'il y eût procès ni sentence d'acquiescement. Il ne pouvait pas ne pas s'empresse (cf. πρόθυμον, Rom. I, 15) de poursuivre «l'accomplissement» de sa mission d'évangéliste, car nul apôtre n'eut un sens aussi aigu de sa responsabilité missionnaire: *Vae mihi est, si non evangelizaverō* (I Cor. IX, 16).

Vers quelle région du monde allait-il s'orienter? Où devait-il aller? A priori et en toute certitude, on peut répondre: le plus loin possible.

I.—Effectivement, le dernier précepte du Seigneur ressuscité à ses Apôtres était de «faire des disciples de toutes les nations» (Mt. XXVIII, 19); «Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à toute créature εἰς τὸν κόσμον ἅπαντα... πάση τῇ κτίσει (Mc. XVI, 15; «le pardon des péchés doit être prêché au nom du Christ à toutes les nations, en commençant par Jérusalem» (Lc. XXIV, 47); «Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'à l'extrémité de la terre (ἕως ἑσχάτου τῆς γῆς)» (Act. I, 8).

pp. 277-284. A. SCHLATTER, *Tre Church in the New Testament Period*, Londres, 1955, pp. 232 sv.

3. Un édit de Néron, relatif aux délais des appels criminels portés devant l'Empereur, fixe à neuf mois pour les Italiens et dix-huit mois pour les provinciaux, le laps de temps maximum accordé aux accusateurs pour se présenter: «quoniam capitales causae aliquid auxilium cunctationis admittunt et accusatoribus et reis in Italia quidem novem menses dabuntur, transalpinis autem et transmarinis annus et sex menses...» (BGU II, 628 rect. col. II, 2-6; cf. R. CAVENILLE, *Corpus Papyrorum Latinarum*, Wiesbaden, 1958, n. 237).

4. E. DABROWSKI, *Le prétendu procès romain de S. Paul d'après les recherches récentes*, dans *Analecta Biblica* 18. Rome, 1963, pp. 197-205.

5. II Tim. V, 5, 17. Le verbe πληροφθεῖν exprime une complète réalisation, un achèvement, finir une entreprise (P. Amh. II, 66, 42; BGU III, 741, 1, 22; P. Oxy, III, 509, 10). cf. B. RIGAUX, *Les Epîtres aux Tessaloniens*, Paris, 1956, pp. 377 sv.

Or, dès sa conversion sur le chemin de Damas, Paul reçoit cette mission qui l'identifie comme un apôtre authentique: porter le nom du Seigneur aussi bien devant les gentils et les rois que devant les fils d'Israël (Act. IX, 15); «Pars! car c'est vers les nations lointaines (εἰς ἔθνη μακρὰν que je vais t'envoyer» (XXII, 21); «Je t'ai tiré du sein de ce peuple et du milieu des païens, vers qui je t'envoie pour leur ouvrir les yeux, les faire passer des ténèbres à la lumière et de l'empire de Satan à Dieu» (XXVI, 17-18; cf. Rom. I, 16). Pour répondre aux exigences de cette vocation, saint Paul a élaboré et mis en oeuvre —sachie durant— un triple principe de stratégie missionnaire:

a) Il se consacre particulièrement à l'apostolat des païens, «parmi les Gentils, chez eux» (Gal. I, 16; Eph. III, 8; I Tim. II, 7), «l'évangélisation des incirconcis (Gal. II, 7-9). Ce n'est pas qu'il néglige ses anciens correligionnaires, qui demeurent les premiers-aimés de Dieu, et il sait se faire juif avec les juifs autant que grec avec les grecs (I Cor. IX, 20; cf. X, 32; Rom. I, 14-15). «Il refuse même cette dichotomie (Gal. III, 28; Col. III, 11) le Christ ayant abattu le mur qui séparait ces deux fractions de l'humanité (Eph. III, 14), appelées à ne constituer qu'un seul corps, abreuvé d'un seul Esprit (I Cor. XII, 13). On ne dira jamais assez combien cette absence de sectarisme et, positivement, cette ampleur de vue oecuménique est admirable et même révolutionnaire ». Mais, en fait, les communautés juives auxquelles

---

6. L'opposition: Juifs-païens, au Ier s., n'était pas seulement raciale et politique, mais religieuse. Alors que Rome dominait le monde, des prophéties ambiguës annonçaient sa destruction, pour attribuer à l'Orient la souveraineté de l'univers (TACITE, *Hist.* V, 13 et 18; SUETONE, *Vesp.* 4; LACTANCE, *Div. inst.* VII, 15, 11). FL. JOSEPHE attribue à ces prophéties l'insurrection paléstinienne de 68 (Guerre, VI, 312-313). E. STAUFFER, *Jerusalem und Rom*, Berne, 1957, pp. 74-87). Le IIIe livre des *Oracles Sibyllins*, composé entre 150 av. et 130 ap. J. C., souligne sans cesse l'hostilité et la malfaisance de Rome, de la Grèce, de l'Europe —*αφ' ἑσπερίοι: θαλάσσης* (III, 176 sv.)— contre l'Asie qui arrivera à se venger (III, 350-5), un Roi d'Orient établissant l'empire de la paix (III, 652-73; cf. E. KOCSIS, *Ost-West Gegensatz in den jüdischen Sibyllinen*, dans *Donum gratulatorium E. Stauffer*, Leiden, 1962, pp. 105-110).

l'Apôtre apportait en premier lieu le message du salut, ayant partout et toujours refusé sa parole, c'est vers les païens qu'il ce tourne, discernant dans les faits la réalisation d'une économie providentielle ;, ainsi qu'il l'explique aux juifs d'Antioche de Pisi-die: «Il était nécessaire d'annoncer d'abord à vous la parole de Dieu. Puisque vous la repoussez et que vous-mêmes, vous ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle, voici: nous nous tournons vers les Gentils. Car ainsi que nous l'a ordonné le Seigneur (Is. XLIX, 6): Je t'ai établi en lumière des nations, afin que tu sois en salut jusqu'aux extrémités de la terre (ἕως ἐσχάτου τῆς γῆς)» (Act. XIII, 46-47).

b) Saint Paul se réserve les zones de défrichement et se refuse en principe à prêcher la Parole de Dieu là où elle a été annoncée: «Je me suis fait un point d'honneur de ne prêcher que là où le nom du Christ n'avait point été prononcé, pour éviter de bâtir sur des fondations posées par un autre» (Rom. XV, 20). A chacun son oeuvre », le champ d'action ou la « mesure » d'apostolat —on dirait aujourd'hui « le secteur de travail »— que Dieu départit à ses serviteurs (II Cor. X, 12-16). Sage architecte, Paul, en annonçant le Christ, pose le « fondement » des communautés chrétiennes, alors que d'autres ouvriers viendront poursuivre la

---

Transcendant rivalités et haines, saint Paul a fait passer la religion révélée du particularisme juif à l'universalisme chrétien, il a renversé le courant centripète amenant « les peuples » à Jérusalem pour y adorer le vrai Dieu (Mich. IV, 1 sv.; Is. II, 1-4; XIV, 23; XXV, 6 sv.; LII, 7; Ag. II, 6 sv.; Zach. XIV, 1 sv.; Ps. LXXXVII, 2-7; CX, 2; CXXIX, 5. Cf. R. MARTIN-ACHARD, *Israël et les Nations. La perspective missionnaire de l'Ancien Testament*, Neuchâtel-Paris, 1959, pp. 55 sv.), en un courant centrifuge, diffusant la vérité et la grâce aux confins de l'univers.

7. Act. XIV, 1 sv.; XVI, 13; XVII, 1, 10, 17; XVIII, 4, 19; XIX, 8; XXVIII, 17, 28. Cf. J. MUNCCK, *Israel and the Gentiles in the New Testament*, dans *The Journal of Theological Studies*, 1951, pp. 7 sv.

8. I Cor. III, 13-15; *ergon* au sens concret de « construction » (cf. E. PETERSON, *ΕΡΓΟΝ in der Bedeutung «Bau» bei Paulus*, dans *Biblica*, 1941, pp. 439-441); cf. σοφιστής κτίστης τῶν μεγίστων ἔργων ἐν τῇ πόλει, dans *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, VIII, 564, 3.

construction et l'aménagement de l'édifice <sup>9</sup>. Certes, l'Apôtre garde son autorité et exerce sa paternité sur les Eglises qu'il a fondées —ses Epîtres en témoignent <sup>10</sup>—, mais lorsqu'il s'agit d'apostolat au sens strict, son dynamisme missionnaire le pousse à l'avant-garde, en progression constante, toujours plus loin <sup>11</sup>.

c) Précisément «l'oeuvre à Théophile» précise l'orientation géographique de l'évangélisation paulinienne, d'est en ouest: ministère antiochien et méditerranéen oriental (Act. XIII-XV, 35), ministère égéen (XV, 36-XX, 38), ministère romain <sup>12</sup>. Ce *Drang nach Westen* n'est point dû au hasard, il correspond à une vue lucide de l'Apôtre qui se sait conduit, dirigé par Dieu. A l'égard des Corinthiens, il se félicite qu'il ait pu parvenir *jusqu'à eux* (ἐφικέσθαι ἄχρι καὶ ὑμῶν, II, Cor. X, 13), ayant été le premier à les atteindre dans l'Evangile du Christ (N° 14). Or l'Achaïe n'est pas le terme de sa mission, il envisage —précisément pour remplir sa tâche apostolique dans les limites que Dieu lui a fixées— «de porter l'Evangile en des pays *au-delà* du vôtre» <sup>13</sup>. Cet au-delà, ce dépassement, pour un épistolier arrivé de Syrie et écri-

9. I Cor. III, 10-15 (ἐποικοδομεῖν, cf. F. G. MAIER, *Griechische Mauerinschriften*, Heidelberg, 1961, II, p. 85). J. PFAMMATTER, *Die Kirche als Bau*, Rome, 1960, pp. 10-35; V. P. FURNISH, *Fellow Workers in God's Service*, dans *Journal of biblical Literature*, 1961, pp. 364-370.

10. F. G. HEINRICI, *Paulus als Seelsorger* Berlin, 1910.

11. Aux derniers jours de sa vie, l'Apôtre garde la hantise de la propagation de l'Evangile. Alors qu'il souffre de la solitude dans sa prison romaine, il n'hésite pas à se séparer de Crescens et de Tite, envoyant le premier en Gaule et le second en Dalmatie (II Tim. IV, 10-11), que Luc semble avoir évangélisé à son tour, si l'on en croit Saint Epiphane: καὶ κηρύττει πρῶτον ἐν Δαλματία καὶ Γαλλία, καὶ ἐν Ἰταλία καὶ Μακεδονία (Adv. haer. LI, 11). Sous Auguste, la Dalmatie est généralement désignée sous le nom d'Illyricum, comprenant en outre la Pannonie (PTOLEMENE, *Geogr.* II, 16: Ἰλλυρίς ἢ Λιβυρνια καὶ Δαλματία cf. J. ZEILLER, *Les Origines chrétiennes de la Province romaine de Dalmatie*, Paris, 1906, p. 4.

12. Act. XXI-XXVIII. Cf. D. T. ROWLINGSON, *The geographical Orientation of Paul's missionary Interests*, dans *Journal of biblical Literature*, 1950, pp. 341-344.

13. II Cor. X, 16: εἰς τὰ ὑπερέκεινα ὑμῶν εὐαγγελισασθαι; cf. HERACLITE: οὐκ ὑπερβήσεται μέτρα = le soleil n'outrepassera pas ses limites (fr. 94; Diels).

vant d'Ephèse, ne peut être que l'Occident, l'Italie et... l'Espagne.

Ce ne sont point des hypothèses. Jamais nous n'avons été mieux informé des «desseins» de l'Apôtre <sup>14</sup>. A la fin de son séjour éphésien en 58, «Paul —atteste saint Luc— forma le projet (ou mieux: décida, ἔθετο) d'aller à Jérusalem en passant par la Macédoine et l'Achaïe, disant: Après que j'aurais été là, *il faut* aussi que je voie Rome» (Act. XIX, 21). Cette obligation, c'est celle de l'annonce missionnaire prédite par le Ps. XIX, 5 et que Paul a dans l'esprit, puis qu'il la rappelle quelques semaines plus tard aux Romains: «Leur voix s'est répandue sur toute la terre et leurs paroles aux extrémités du monde habité» <sup>15</sup>. Or il a conscience d'avoir intégralement rempli sa tâche en Orient et il ne pense plus qu'à l'extension vers l'Ouest de la marche triomphale de l'Evangile: «Depuis Jérusalem en rayonnant jusqu'à l'Illyrie, j'ai porté la prédication de l'Evangile du Christ à sa plénitude» <sup>16</sup>.

d) Pour un ancien disciple de Gamaliel, connaissant à fond

14. Cf. II Tim. III, 10, τῇ προθέσει; cf. I, 9.

15. Rom. X, 18: εἰς πᾶσαν τὴν γῆν ἐξῆλθεν... εἰς τὰ πέρας τῆς οἰκουμένης.

16. Rom. XV, 19; *pleroûn* avec l'accusatif évoque un accomplissement réellement effectué (cf. Col. I, 25); le parfait souligne qu'il fut plénier; ce qui est accentué par la précision géographique: *en tous les sens* et du sud-est au nord-ouest (Jérusalem-Illyrie); donc: pas une région de cette partie du monde qui n'ait entendue de Paul ou de ses disciples la Parole de Dieu; reste à se porter à l'extrêmeouest. A S. GEYSER (*Un essai d'explication de Rom XV, 19*, dans *New Testament Studies* VI, 1960, pp. 156-159) a bien montré que ce verset constitue une «formule d'apostolicité». Pour être un apôtre authentique, Paul se doit de partir dans une autre direction, d'accomplir sa fonction de témoin jusqu'à l'Espagne qui est, comme l'Illyrie, un ἔσχατον τῆς γῆς. Il rejoint ainsi saint Jérôme qui évoque à la vierge Principia «la flèche du Seigneur» que fût Paul, «lui qui, après avoir été lancé par l'arc du Seigneur» que fût Paul, «lui qui, après avoir été lancé par l'arc du Seigneur depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, a voleté ici et là, puis se hâta d'aller jusqu'aux Espagnes, afin que, flèche rapide, il prosternât l'Orient et l'Occident sous les pieds de son Maître» (Ep. LXV, 12; le pluriel *Hispanias* vise la division des trois provinces: Tarraconensis, Bética, Lusitania). «Il courtut de la mer rouge, que dis-je? de l'Océan jusqu'à l'Océan» (IDEM, *In Am.* II, 5, PL XV, 1043-4).

la géographie religieuse décrite par la Bible, l'extrémité du monde occidental était représentée par l'Espagne, plus exactement par Tarsis<sup>17</sup>. Il n'est pas de ville païenne plus fréquemment citée dans l'Ancien Testament — depuis la table ethnographique de Gen. XL — que ce port et cet entrepôt commercial<sup>18</sup> fondé par les Phocéens d'Ionie. La flotte ou « les vaisseaux de Tarsis, est une locution biblique stéréotypée pour désigner les vaisseaux au long cours, capables d'affronter la haute mer. Les Tyriens les armaient pour traverser la Méditerranée, aborder dans ses îles

17. Lorsque Jonas, au Ve siècle, refuse sa mission de prédicateur monothéiste à Ninive, c'est à Tarsis qu'il veut s'enfuir, c'est-à-dire : *au bout du monde* : « Jonas se leva pour fuir à Tarsis, loin de la face de Iahvé, et il descendit à Jaffa, où il trouva un vaisseau partant pour Tarsis. Il paya sa location et descendit à l'intérieur pour partir avec eux à Tarsis, loin de la face de Iahvé » J(on. I, 3; cf. IV, 2. A. FEUILLET, *Jonas*, dans *SDB* IV, 1104-1130).

18. Ez. XXVII, 12; XXXVIII, 13 (A. SCHULTEN, *Tartessos. Ein Beitrag zur ältesten Geschichte des Westen*, Hambourg, 1950; *Recueil Ed. Dhorme*, Paris, 1951, pp. 185 sv. R. ETIENNE, *Le Culte impérial dans la Péninsule ibérique*, Paris, 1959, p. 342 sv.). HERODOTE (I, 163) ayant signalé que les Phocéens, grâce à leurs vaisseaux à cinquante rameurs, purent explorer « l'Etrurie, l'Ibérie, Tartessos », évoque la navigation de Kolaïos de Samos qui, vers 630 av. J. C. fût poussé au-delà des Colonnes d'Hercule et aborda sur un rivage nommé Tartessos (IV 152). STRABON (III, 2, 11) donne ce nom au fleuve appelé de son temps Boetis (= le Guadalquivir) et aussi à la ville située sur le cours inférieur de ce fleuve, non loin de Gadès (Cadix; cf. S. BARTINA, *Tarsis*, dans *Verbum Domini*, 1956, pp. 342-348; R. DION, *Tartessos, l'Océan homérique et les travaux d'Hercule*, dans *Revue Historique*, 1960, pp. 27-44; J. GAGE, *Hercule Melquart, Alexandre et les Romains à Gadès*, dans *Revue des Etudes anciennes*, 1940, pp. 434-436; IDEM, *Gadès, l'Inde et la navigation atlantique dans l'antiquité*, dans *Revue Historique*, 1951, pp. 159-216). « Une étymologie possible du nom de Tarsis serait : *fonderie*, en rapprochant le mot de l'assyro-babylonien *rashàshu* : *devenir rouge* (au feu) » (ED. DHORME, *La Bible*, Paris, 1959, I, p. 537; J. DAUVILLIER, *Le Droit maritime phénicien*, dans *Rev. internationale des Droits de l'Antiquité*, 1959, p. 35, n. 5). Ses richesses en minerais d'argent, d'étain, de fer, de plomb sont, en effet, parmi les plus célèbres de l'antiquité (Jér. X, 9; Pline, III, 3, 4; Strabon, III, 2, 3-14), voire ses pierres précieuses (Ez. X, 9; Cant. V, 14; cf. A. ROBERT, R. TOURNAY, *Le Cantique des Cantiques*, Paris, 1963, pp. 220 sv., 446 sv.).

et ramener les richesses de l'Espagne <sup>19</sup>. C'est ainsi que le roi Salomon «avait sur mer une flotte de Tarsis avec la flotte de Hiram. Une fois tous les trois ans, la flotte de Tarsis arrivait, transportant de l'or et de l'argent, des ivoires, des singes et des paons» <sup>20</sup>. Or, depuis Isaïe, les îles et Tarsis sont associées dans l'espérance messianique, et symbolisent l'extension universelle du Règne de Iahvé: «C'est en moi qu'espéreront les îles, les vaisseaux de Tarsis en premier lieu, de sorte qu'ils ramèneront du lointain tes fils, ayant avec eux leur argent et leur or» <sup>21</sup>; «Qu'elle domine de la Mer à la Mer (mer Rouge et Méditerranée) et du Fleuve (Euphrate) aux confins de la terre... Que les rois de Tarsis et des îles... se prosternent devant Lui» <sup>22</sup>. Autant dire

19. I Rois, XXII, 49 (=II Chr. XX, 36); Is. II, 16; XXIII, 1, 6; Ps. XLVIII, 8. «Ce fut la première grande route maritime établie par les Phéniciens: de Tyr à Utique, d'Utique à Cadix» (L. CASSON, *Les Marins dans l'Antiquité*, Paris, 1961, p. 93).

20. I Rois, X, 22. Ces signes, qui abondent encore à Gibraltar, sont à identifier à ces bêtes qui se tiennent debout et portent «de longues queues en orbes», signalées par *l'Odyssée* X 215 (cf. R. DION, *l. c.*, p. 38).

21. Is. LX, 9; cf. LXVI, 19: «Je viens pour rassembler toutes les nations et toutes les langues; elles viendront et verront ma gloire... Tarsis, Pout et Loud (les tireurs à l'arc), Tubal, Javan et les îles lointaines». On a une remarquable analogie d'ampleur d'horizon dans le Testament d'Auguste, qui évoque simultanément les ambassades des rois indiens à Samos et à Tarragone où il résidait en l'an 25, et les ambassades des peuples scythes et caucasiens (*Res Gestae divi Augusti*, XXXI, 1-2; édit. Gagè).

22. Ps. LXXII, 8-10. A l'époque hellénistique et pour un bibliste, Tarsis est l'exact équivalent de ce que représente pour les profanes le port de Gadès qui «revient souvent, comme un repère géographique, pour désigner le point le plus occidental du monde connu; c'est en effet, le «Finistère» du monde antique, au sens propre: *terrarum finis Gades*... dit le poète de la guerre d'Hannibal, Silius Italicus (XVII, 63; cf. *Juvénal*, X, 1-2: *Omnibus in terris, quae sunt a Gadibus usque Auroram et Gangem*...), l'équivalent vers le Couchant, de ce qu'était pour les Romains, vers le Septentrion, *l'ultima Thule*, avec l'avantage d'une réalité tangible et incontestable. La valeur de ce repère était d'ailleurs double: car, si Gadès a marqué longtemps, dans la géographie d'Eratosthène qui donna ses cadres aux conquérants romains, le méridien le plus occidental de l'Oikoumène (en fait, pour Ptolémée qui compte à partir des Canaries, semble-t-il, la longitude 2° 15'), elle était d'autre part, dans le



en clair que l'Espagne est depuis toujours un élément fixe et explicite de l'économie providentielle du salut, et qu'un apôtre conscient de devoir prêcher l'Évangile à toute créature ne pouvait pas ne pas avoir la Péninsule Ibérique devant les yeux. Aller y annoncer Jésus-Christ avait un sens théologique beaucoup plus précis que de se rendre dans la capitale de l'Empire <sup>23</sup>. C'était

---

sens ouest-est, le point de départ occidental du grand parallèle médian, ou «diaphragme», sur lequel, de Gibraltar à l'Ind (mont Paropanisé), les savants mesuraient la plus grande longueur de la terre habitée» (J. GAGE, *Gadès*, p. 208).

23. Les exégètes modernes sont aujourd'hui obnubilés par le prestige de Rome. Mais, même au point de vue politique et intellectuel, depuis le II<sup>e</sup> s. avant notre ère, l'Italie était inséparable de l'Espagne, la province la mieux intégrée dans l'*Orbis romanus* (R. THOUVENOT, *Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris, 1940, pp. 1 sv., 216 sv. E. ALBERTINI, *Les Étrangers résidant en Espagne à l'époque romaine*, dans *Mélanges R. Cagnat*, Paris, 1912, pp. 297 sv.). Témoin I Mac. VIII, 3 : «Judas Macchabées entendit parler des Romains... On lui raconta leurs guerres et leurs exploits qu'ils avaient accomplis chez les Gaulois... tout ce qu'ils avaient fait dans la province d'Espagne pour s'emparer des mines d'argent et d'or qui s'y trouvaient, comment ils avaient eu raison de tout ce pays grâce à leur esprit averti et à leur persévérance». Ces contrées sont constamment associées dans le testament d'Auguste : oeuvres de pacification accomplies dans les provinces de Gaule et d'Espagne (*Res Gestae*, XII, 2; XXVI, 2); serment de fidélité de ces deux pays (XXV, 2); colonies militaires principalement établies vers 27-25 en Espagne (Emerita, CaesarAugusta = Saragosse). Achaïe, Asie-Mineure, Syrie (XXVIII, 1); récupération des enseignes militaires perdues «en Espagne, Gaule et Dalmatie» (XXIX, 1). Faut-il rappeler que le géographe Pomponius Méla était espagnol, comme Sénèque et Lucain nés à Cordoue, Martial à Bilbilis (en Aragon), Quintilien à Calahorra et Columelle à Gadès. Depuis les Scipion, tous les grands Romains ont visité la péninsule ou y ont résidé : Caton, consul de la province Citérieure, César et Asinius Pollion propriétaires de l'Ulérieure, Pline l'Ancien procureur de la Citérieure, l'Empereur Auguste et Agrippa, qui romanisèrent si profondément le pays, Trajan et Hadrien seront originaires de la province de Bétique, etc. Comment oublier qu'en 27-26, lorsque Auguste arrive en Espagne et prend ses huitième et neuvième consulat à Tarragone, cette ville «devient le centre du monde romain : le roi des Parthes Tiridate, y envoie une mission. Auguste reçoit des ambassadeurs des Indes; un certain Chairemon de Tralles vient demander pitié à Auguste pour sa cité détruite par un tremblement de terre» (R. ETIENNE, *Le*

obéir aux Prophètes (Act. XXVI, 22-23) et exécuter intelligemment l'ordre missionnaire du Seigneur.

II.—Aussi bien, ayant quitté Ephèse pour la Macédoine et Corinthe en 58, saint Paul expose ses projets aux Romains: «Depuis des années, j'ai un vif désir d'aller chez vous, *en me rendant en Espagne*. J'espère vous voir *en cours de route* et que vous m'aidez à parvenir à *mon but*, une fois que je me serai en quelque sorte un peu rassasié de vous... Une fois remis aux destinataires le fruit de la collecte, *je me rendrai en Espagne en passant par chez vous*» (Rom. XV, 23-29). Ce qu'il y a de remarquable dans ce texte, ce n'est pas seulement la fermeté d'une décision mûrie et prise depuis bien longtemps (ἀπὸ ἰκανῶν ἔτων V 23; P<sub>16</sub>, A, D lisent πολλῶν) — nous en connaissons maintenant la «raison» —, c'est surtout la détermination renouvelée du but: *J'irai en Espagne*; et parce que Rome est une étape obligée de ce trajet est-ouest, l'Apôtre s'y arrêtera au passage, mais il ne fera que traverser la capitale<sup>24</sup>, qui lui servira de relais pour parvenir sans encombre au terme de son voyage (v. 29). Il compte sur la généreuse hospitalité des Romains pour lui obtenir des guides ou compagnons de route, les fournitures matérielles, voire même des lettres de recommandation; c'est-à-dire tous ces secours ou

---

*Culte impérial dans la Péninsule Ibérique*, Paris, 1958, p. 363), une ambassade de Mytilène, conduite par Crinagoras, annonce à l'Empereur qu'elle a désormais un temple et un prêtre d'Auguste, et qu'elle a décidé de commémorer chaque mois le jour anniversaire de l'Empereur (ibid. pp. 365 sv.).

24. Rom. XV, 24: διαπορευόμενος. FR. J. LEENHARDT écrit fort bien: «Au centre de ces projets (missionnaires), comme la forme nécessaire de son obéissance d'apôtre, l'Espagne; et, par conséquent, la communauté de Rome» (*L'Épître de saint Paul aux Romains*, Neuchâtel-Paris, 1957, p. 27). On comparera Rom. I, 10-13 où l'Apôtre évoque son désir de voir les frères de Rome, les prières qu'il adresse à Dieu pour réussir à les joindre, mais sans prévoir rien de précis — à la différence du chap. XV—. C'est pourquoi J. KNOX (*A Note on the Text of Romans*, dans *New Testament Studies*, 1956, II, pp. 191-193) propose de voir dans Rom. une lettre encyclique adressée par l'Apôtre à une Eglise qu'il n'a pas fondée, à laquelle il expose les grandes lignes de son Évangile et où il établit son autorité d'apôtre.

facilités qu'il était de tradition dans l'antiquité de fournir à un voyageur aimé et honoré <sup>25</sup>.

III.—A la vérité, saint Paul arrivera à Rome quatre années plus tard et comme prévenu, pour comparaître au tribunal de César. Nous savons que, de ce chef, il résida dans l'*Urbs* beaucoup plus longtemps qu'il ne l'avait escompté, mais aussi que son ministère apostolique n'y fût guère entravé — *Verbum Dei non est alligatum* (II Tim. II, 9). Une fois abolie au bout de dix-huit mois sa condition de «résidence surveillée», il n'est guère douteux qu'il dû mettre aussitôt à profit sa pleine liberté, pour réaliser sa détermination de gagner l'Espagne. Nous placerions volontiers cette mission de quelques semaines, dans les six derniers mois du séjour romain, que saint Luc évalue à deux pleines années <sup>26</sup>.

Il ne s'agissait nullement d'une expédition de grande enver-

25. Cf. FR. J. LEENHARDT, *op. c.*, p. 210. Sur cette acception technique de προπέμπω litt. «envoyer en avant ou auparavant», puis «escorter» et enfin «conduire, accompagner en voyage donner au pérégrinant ce qu'il lui faut», cf. I Cor. XVI, 6: «Il se peut que je m'arrête chez vous... afin que vous me donniez vous-mêmes les moyens de me rendre où j'irai»; II Cor. I, 16: «J'avais pensé... revenir chez vous et vous m'auriez mis sur le chemin de Judée»; Act. XV, 3; XX, 38: «ils l'escortèrent jusqu'au bateau»; XXI, 5: «Ils nous accompagnèrent tous, avec les femmes et les enfants, jusqu'en dehors de la ville»; V 16; Tit. III, 13: «Pourvoir avec soin au voyage de Zénas le juriste et d'Apollos afin qu'ils ne manquent de rien»; III, Jo. 6-8: «Tu agiras bien en subvenant à leur voyage d'une manière digne de Dieu, car c'est pour le Nom qu'ils sont partis, ne recevant rien des païens. Nous devons donc accueillir de tels hommes, afin que nous collaborions à la vérité». Sur les prestations et réquisitions indues que les fonctionnaires romains imposaient à une population pour leurs déplacements, cf. C. KUNDEREWICZ, *Evolution historique de la Responsabilité des fonctionnaires dans l'Égypte ptolémaïque, romaine et byzantine*, dans *Rev. inter. des Droits de l'Antiquité*, 1957, pp. 182 sv.

26. Saint Irénée relèvera l'importance de cette précision chronologique (Adv. Haer, III, 14, 1. Elle concorde avec le récit des événements par saint Jean Chrysostome: «Après avoir passé deux ans à Rome, dans les chaînes, Paul fut mis en liberté. Il se rendit alors en Espagne, puis en Judée. Ayant visité les Juifs, il revint à Rome, et cette fois pour y subir la mort» (*Discours préliminaire sur l'Ép. aux Hébr.* 1; PG LXIII, 11).

gure, d'un voyage au long cours et aventureux, mais d'une «excursion» rapide et facile. Pline, faisant allusion au lin dont on tissait les voiles des navires, nous renseigne: «Il y a une herbe (le lin) qui en sept jours amène à Ostie de Gadès, située près des Colonnes d'Hercule, en quatre jours de l'Espagne citérieure» (Hist. nat. XIX, 1, 3-4). Dès le premier siècle avant notre ère, il y avait des «lignes» régulières, affrétées par les armateurs de Gadès<sup>27</sup>, qui reliaient Gadès soit à Pouzzoles soit à Ostie —le port de Rome— en passant par Carthagène et Tarragone..., qui centralisait les courriers officiels, puisqu'elle était la capitale —*opulentissima* (Pomponius Mela, II, 90)—, de la première province romaine d'Espagne<sup>28</sup>, où saint Paul —l'apôtre des grandes villes— a dû s'arrêter. Il pourrait même y avoir croisé son gouverneur, Galba qui, en 68, devait être élevé à l'empire<sup>29</sup>.

27. Cf. J. GAGE, *Gadès*, pp. 177-200; L. CASSON, *op. c.*, pp. 262 sv. CH. DUBOIS, *Pouzzoles*, Paris, 1907, pp. 110 sv.

28. Au cours de l'an 68 de notre ère, Icelus, affranchi et homme de confiance de Galba, met moins de sept jours pour apporter de Rome à son Maître, alors à Clunia (ville de la Tarragonaise) la nouvelle de la mort de Néron et la proclamation de Galba à l'Empire (PLUTARQUE, *Galba*, 7); cf. Martial, X, 104). C'était il est vrai, en été et la mer était bonne. D'Ostie à Tarragone, il fallait compter quatre ou cinq jours, y compris les seize milles de Rome à Ostie. L'Apôtre aurait pu emprunter la route de terre, via Marseille: mais elle était plus longue et saint Jérôme précise «qu'il se transporta dans les Espagnes sur des navires étrangers —*alienigenarum navibus* (=pâiens)» (In Is. IV, 11; PL XXIV, 154). On estimait la vitesse des navires par bon vent à sept noeuds à l'heure. Marius n'avait mis que quatre jours (τετραταίος) d'Utique à Rome (PLUTARQUE, *Marius*, VIII, 5). Caton apporte au Sénat romain des figues cueillies trois jours avant à Carthage (PLINE, *Hist. nat.* XV, 74). Par des vents propices on pouvait même se rendre d'Afrique à Rome en deux jours (ibid. XIX, 4; cf. M. P. CHARLESWORTH, *Les Routes et le Trafic commercial dans l'Empire romain*, Paris, 1938, p. 268, n. 146, qui précise le tracé du réseau routier espagnol de plus en plus perfectionné par Auguste, Tibère Claude et Néron, pp. 157 sv.). Le «Castor et Pollux», qui transporte saint Paul de Rhegium à Pouzzoles, est favorisé par le *Notus*, et met moins de deux jours pour franchir les 180 milles du trajet.

29. SUETONE, *Galba*, 9.

IV.—Trente après ces faits, un témoin que sa charge même d'évêque de Rome permet de considérer comme bien informé et digne de foi <sup>30</sup>, Clément devait relater: «Paul aussi a reçu le prix de la patience, ayant porté sept fois les chaînes, ayant été banni, lapidé, devenu un héraut *en Orient et en Occident* <sup>31</sup>, il a obtenu pour sa foi une gloire éclatante. Après avoir instruit *le monde entier* dans la justice, être arrivé *au terme de l'Occident* — ἐπὶ τῷ τέρμα τῆς δόσεως ἐλθὼν —, avoir rendu témoignage devant les chefs, il a été retiré de ce monde pour être enlevé au lieu de la sainteté, étant devenu le plus grand modèle de constance» (*Ad Cor.* 5). Ce texte et chacun de ses mots ont été abondamment commentés par les historiens <sup>32</sup>. Qu'il suffise ici d'une part, d'admirer cette courte biographie de Paul respectant l'ordre chronologique des événements: prédication universelle, jusqu'aux confins de l'Occident, l'ultime témoignage à Rome (II Tim. IV, 17), le martyre; et mise sous le signe de l'*hupomonè*, d'une persévérance obstinée, pour atteindre ses fins, malgré les pires épreuves où se déploie une endurance constante; d'autre parte et surtout sa «perspective oecuménique» <sup>33</sup>.

30. «Clément avait vu les Apôtres eux-mêmes, avait été en relation avec eux: leur Prédication résonnait encore à ses oreilles; leur *Tradition* était encore devant ses yeux» (SAINT IRENEE. *Adv. Haer.* III, 3, 3).

31. Κήρυξ γενόμενος ἐν τε ἀνατολῇ καὶ ἐν τῇ δόσει.

32. Il n'y a guère à afonter à E. JUBOWY, *Klemens von Rom über die Reise Pauli nach Spanien*, Fribourg, 1914.

33. La formule est de L. SANDERS, *L'Hellénisme de saint Clément de Rome et le Paulinisme*, Louvain, 1943, pp. 29-30. Orient et Occident désignent l'universalité du monde (Mt. VIII, 11; *Oracles Syb.* V, 428; cf. J. JEREMIAS, *Jésus et les Païens*, Neuchâtel-Paris, 1956, pp. 45 sv.). Maints critiques, depuis Harnack jusqu'à H. J. Cadbury (*The Book of Acts in History*, Londres, 1955, pp. 120-121) récuse la valeur historique de ce document 1.° parce qu'il ne serait que l'exploitation d'un thème rhétorique, et il est bien vrai que les voyages au bout du monde sont un lieu commun des légendes héroïques; mais, sans parler des savants, astronomes et géographes, qui venaient se livrer à Gadès à des observations sur le mouvement des marées de l'Atlantique, les levers et couchers de soleil (cf. A. BERTHELOT, *Les Données numériques fondamentales de la Géographie antique d'Eratosthène à Ptolémée*, dans *Revue Archéologique*, 1932, II, pp. 1-34); ni des navigateurs, tel cet Eudoxe

Ce qui nous intéresse ici, c'est que  $\delta\acute{\omicron}\sigma\iota\varsigma$  est souvent synonyme d'  $\epsilon\sigma\pi\acute{\epsilon}\rho\alpha$  — le nom par lequel les Romains désignaient l'Es-

de Cyzique qui apprend de capitaines dans le port d'Alexandrie vers 120-110, que la proue d'un navire qu'il a trouvée sur la côte erythrénne, appartenait à un navire de Gadès et décide aller explorer ce port (STRABON, II, 98-102); ni de l'historien Polybe ni du savant rhodien Poseidonios qui passent dans la même ville (III, 168-175; DIODORE DE SICILE, V, 36), ni d'Apollonius de Thyans qui se rendait en pèlerinage à Gadès au temple du Melqart Tyrien (PHILOSTRATE, *Vie d'Apol.* IV, 4), c'est ignorer l'intérêt touristique de l'Espagne attesté depuis toujours et qui demeure plus actuel que jamais. A en croire la chronique, il n'y a pas de «gens bien» au Ier siècle qui ne soit tenté par cette croisière et bien souvent ne la réalise, tel ce médecin Hédys qui, ayant parcouru l'Europe, la Libye et la grande Asie, «a vu le cours de l'Océan et les limites du continent — Ὀκεανὸς τε ῥοὰς καὶ τέρματα ἠπειροῦ avant de venir se faire ensevelir avec son épouse Dikaiosyné à Nicée en Bithynie (Epitaphe métrique, publiée par P. ROBERT, *Hellenica II*, Paris, 1946, p. 103. *Oceanus* peut désigner la limite des pays d'Occident pacifiés par Auguste, *Res Gestae*, XXVI, 2, 4; mais aussi le détroit de Gibraltar; APOLLODORE, *Bibliothèque*, II, 5, 10; c'est comme un fleuve qui court entre des rives; *Iuade*, XVIII, 606; *Odyssée*, XI, 21, 157-159; XII, 1-2; cf. R. DION, *l. c.*, pp. 34 sv.) ou encore cette inscription tombale d'un Egyptien à Pouzzoles: Ηρακλῆς ἀλκῆ καμάρτου οὐκ ἤνυσε τόσσους ἀνατολεῖν ἐκχλύσας. ἔπειτὰ τε τέρμους ἄρκτου καὶ δόσιν οὐκίσασα κτλ. (*Suppl. epigr. gra.* II, 530, 4-7. 2.<sup>o</sup>) Sans autre information (?), Clément n'aurait fait qu'expliciter la réalisation du projet de Rom. XV, 23-29 (P. N. HARRISON, *The Problem of the Pastorals*, 1921, pp. 102 sv.). C'est ainsi que Salomon Reinach (*Cultes, Mythes et Religions*, Paris, II, 1906, p. 448) niait l'historicité de la crucifixion, parce qu'elle avait été prédite par Ps XXI, 17, ou que M. Goguel (dans *Rev. Historique*, 1929, p. 242) rejetait le récit de la Transfiguration parce qu'il constituait un doublet du baptême... Etrange herméneutique, selon laquelle le projet ferme, explicite d'un voyage, informe ou annule la valeur du document qui relate sa mise à exécution, 3.<sup>o</sup>) On ne saurait objecter que les «Epîtres de la captivité» annonçant le retour de Paul en Orient prouvent que l'Apôtre a modifié ses projets. Il annonce, en réalité, la venue de Timothée et d'Epaphrodite qui le devanceront (Philip. II, 19, 24-25), précisément, peut-on penser, parce qu'il compte en préalable visiter rapidement l'Espagne. Même si *Philip.* est à dater d'une captivité éphésienne, la chronologie de cette séquence de voyages garde toute sa crédibilité.

34. Opposé à  $\alpha\nu\alpha\tau\omicron\lambda\acute{\gamma}$ ,  $\delta\acute{\omicron}\sigma\iota\varsigma$  désigne d'abord le coucher des étoiles et surtout du soleil (Polybe, I, 42, 5; V, 104, 7; P. Hib. XXVII, 45; d'où: le soir, P. Oxy. 725, 13), puis le lieu géographique du couchant: de l'Occident; cf. la conclusion courte de Mc. probablement écrite de Rome:  $\acute{\alpha}\chi\eta\iota\ \delta\acute{\omicron}\sigma\epsilon\omega\varsigma\ \epsilon\acute{\xi}\alpha\pi-$

pagne = *Hespérie*: le pays derrière lequel le soleil disparaît <sup>35</sup>— et que *τέρμα* signifie les extrémités d'une région (Hérodote, VII, 54), les bornes de l'univers <sup>36</sup>, plus précisément: les frontières du monde habitée du côté du Couchant <sup>37</sup>, et c'est ainsi que Philostrate localisait Cadix à l'extrémité de l'Europe <sup>38</sup>. Par conséquent, pour Clément de Rome, «le terme de l'Occident» désigne indubitablement la péninsule ibérique.

Le *Canon de Muratori*, traduit du grec, presque sûrement rédigé à Rome <sup>39</sup> et jouissant d'une autorité de peu inférieure à celle de Clément <sup>40</sup>, fournit une nouvelle attestation de ce voyage et ajoute que l'Apôtre l'entreprit alors qu'il séjournait à Rome: «Luc fait entendre à l'excellent Théophile que toutes choses s'étaient passées de son temps, et il le montre évidemment en laissant de côté la passion de Pierre et aussi le départ de Paul quittant la ville pour l'Espagne» (*ligne 39*).

έστειλεν usque in occidentem Jesus misit per illos praedicationem, Sans doute εις δόσιν από' ανατολής s'entendent respectivement de Rome et de la Syrie dans S. IGNACE D'ANTIOCHE (Ad Rom. II, 2), mais pour un écrivain Romain (cf. les expressions similaires dans Lucain, Horace, Pline l'Ancien) le premier terme ne s'entend jamais que de l'ouest de la capitale. Cf. J. N. D. KELLY, *A Commentary on the Pastoral Epistles*, Londres, 1963, p. 10.

35. PHILOSTRATE, *Vie d'Apol.* IV, 47; APPIEN, *Guerre civ.* V, 65. Les colonnes d'Hercule sont les deux «pilliers du Couchant». «Pour voir Tite-Live... un naturel de Gadès accourt des extrémités du monde *de ultimo terrarum orbe*» (Saint Jérôme, Ep. LIII, 1; cf. LXXI, 1, adressée à Lucinus de Bétique).

36. Strabon, III, 5, 5: *τέρμονας είναι της οικουμένης*. PHILON, *De vita Mos.* 5, 2; *Sobr.* 42; *Deus sit immut.* 79.

37. Id., II, 1, 1: *πέρατα δ' αὐτῆς* (sc. της οικουμένης) *τίθησι πρὸς δόσει μὲν τὰς μὲν τὰς Ἡρακλείους στήλας*

38. *Vie d'Apol.* V, 4: *τὰ δὲ Γάδειρα κεῖται μὲν κατὰ τὸ τέρμα της Εὐρώπης*. TITE-LIVE, XXXVI, 17: «Quid... abierit, quin a Gadibus usque ad mare Rubrum Oceano fines terminemus...». E. K. SIMPSON, *The Pastoral Epistles*, Londres, 1954, p. 4.

39. On a tendance à l'attribuer à Hippolyte, cf. M. J. LAGRANGE, *Histoire ancienne du Canon du Nouveau Testament*, Paris, 1933, pp. 78 sv.; pour notre texte, cf. pp. 61, 72.

40. E. K. SIMPSON (*op. c.*, p. 5) considère même le frag. de M. comme «notre meilleure information concernant la tradition romaine».

Vers la même époque, les *Actes de Pierre* nous rapportent que, séjournant à Rome, l'apôtre Paul convertit de nombreux romains, notamment son géolier Quartus, qui lui conseille de quitter la ville. Le Seigneur lui-même, dans une vision, en fait un précepte à son apôtre: «Paul, lève-toi et sois, par ta présence corporelle, le médecin de ceux d'Espagne» (I, 10). Celui-ci demande alors aux fidèles de Rome: «Recommandez-moi au Seigneur, alors que je vais aller à un autre peuple, afin que sa grâce me précède, et rende heureux mon voyage, pour qu'elle puisse attirer ses vases saints et ses fidèles, et qu'eux, me rendant grâces de leur avoir prêché la parole du Seigneur soient bien fondés dans la foi» (II, 25-29). Un peu plus tard, à Pouzzoles, Théon ayant annoncé à Ariston que Pierre a reçu du Seigneur l'ordre de venir en Italie, aussitôt Ariston se jette au cou de Théon, l'ambrasse, le supplie de lui montrer Pierre; car «depuis que Paul était parti en Espagne, il n'avait trouvé personne parmi les frères auprès de qui rafraîchir sa foi» (VI, 26). La plupart de ces évocations sont sans aucun doute légendaires; mais —selon la loi du genre— elles ne font que broder et enjoliver un fond historique certain: le séjour de Paul à Rome, son rayonnement apostolique dans la ville et en Italie, enfin son départ de l'*Urbs* pour l'Espagne. Le silence que garde notre auteur —à l'instar de tous les autres documents— sur ce dernier séjour, ne donne que plus de poids à l'attestation du voyage lui-même «.

---

41. «Les *Actes de Verceil* sont aussi un témoin pour affirmer la tradition du voyage de saint Paul en Espagne» (L. VOUAUX, *Les Actes de Pierre*, Paris, 1922, p. 109), tradition unanimement acceptée par les Pères de l'Église (SAINT JEROME, *supra*; SAINT ATHANASE, *Ad Drac.* 4; PG XXV, 527; CYRILLE DE JERUSALEM, *Catéchèse*, XVII. 26; PG XXXIII. 998. CHRYSOSTOME, semble admettre un double voyage: «après avoir été à Rome, il retourna en Espagne, πάντων εἰς τὴν Σπανίαν ἀπέλθεν» ou bien: «il se remit en route»; *Homél.* X, 3; *in II Tim.* IV, 20) et reconnue comme valable par de nombreux modernes: E. STAUFFER, *Le Christ et les Césars*, Colmar-Paris, 1956, pp. 221; W. HENDRICKSEN, *Exposition of the Pastoral Epistles*, Grand Rapids, 1957, pp. 40-42; J. N. D. KELLY, *A Commentary on the Pastoral Epistles*, Londres, 1963, pp. 10, 35; et apparemment par P. BENOIT, *La Sainte Bible*, Paris, 1956, p. 1488. «On peut regarder comme assuré» que Paul a accompli ce voyage



N'est-ce pas parce qu'elle fût visitée par un Apôtre que l'Espagne sera citée par saint Irénée, avant la Gaule, comme témoin de la Tradition primitive à l'instar des Eglises d'Orient 42.

V.—Si la documentation littéraire autorise à penser que saint Paul a réalisé son dessein missionnaire de prêcher l'Évangile aux extrémités de la terre, on ne saurait négliger les indices de cet accomplissement que nous offre les derniers écrits de l'Apôtre. Il y a longtemps que F. R. M. Hitchcock attribuait à une influence latine les particularités lexicographiques et stylistiques des Epîtres Pastorales 43. Il observait, en effet, qu'à partir du jour où l'Apôtre élaborait le dessein d'évangéliser l'Espagne, il a dû apprendre le latin, puisque, au dire de Strabon, les Espagnols ne parlaient que cette langue: «Les habitants de ces régions de

---

(R. ZEILLER, dans *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, 1926, p. 27), que R. THOUVENOT (*Essai sur la province romaine de Bétique*, Paris, 1940, p. 304; cf. pp. 356-361) estime probable, de même que R. ETIENNE (*Le Culte impérial dans la Péninsule ibérique*, Paris, 1958, p. 513); mais qui est certain aux yeux de R. C. K. LENSKI (*The Interpretation of the Acts of the Apostles*, Columbus, 1944, p. 1131); O. MOE (*The Apostle Paul*, Minneapolis, 1950, pp. 493), V. C. DE CLERCQ (*Ossius of Cordoba*, Washington, 1954); E. K. SIMPSON (*The Pastoral Epistles*, Londres, 1954); P. LEMAIRE, D. BALDI (*Atlas Biblique*, Louvain-Paris, 1960, p. 265); T. A. MARAZUELA (*La Vetus latina hispana*, Madrid, 1953, I, p. 321) qui aurait pu citer, sans déshonneur, dans sa bibliographie, C. SPICQ, *Saint Paul. Les Epîtres Pastorales*, Paris, 1947, pp. LXXVII sv. D'autres noms sont cités par J. RENIE, *Manuel d'Ecriture Sainte*, Paris-Lyon, 1938, VI, p. 22.

42. *Adv. Haer.* I, 10, 2.

43. F. R. M. HITCHCOCK, *Latinity of the Pastorals*, dans *The Expository Times*, 1928, pp. 347-352; C. SPICQ, *op. c.*, pp. CXIII sv. W. HENDRIKSEN, *op. c.*, pp. 10 sv. Les prescriptions relatives à la coiffure et au costume des femmes (I Tim. II, 9) paraissent s'inspirer de la signification sociale et religieuse de la chevelure et des vêtements des matrones romaines (J. GAGE, *Matronalia*, Bruxelles, 1963, pp. 31 sv., 115-126; 174, 197; cf. W. C. VAN UNNIK, *Les cheveux défaits des femmes baptisées*, dans *Vigilae christianae*, 1947, pp. 77-100). Il semble bien que la «succession apostolique» aurait pu avoir un parallèle et un antécédent dans la transmission de l'Imperium de droit divin, cf. BL. PARSİ, *Désignation et investiture de l'Empereur romain*, Paris, 1963, pp. 6 et *passim*.

Bétie ont été si absolument romanisés, qu'ils ont actuellement oublié leur propre langue» <sup>44</sup>. Mais, par le truchement de la langue, ce sont aussi des notions dont Paul s'enrichit <sup>45</sup>, et même une certaine mentalité qu'il assimile: comment aurait-il pu définir avant 64, l'idéal de l'Eglise en ces termes si dignes et si occidentaux: «mener une vie paisible et calme, avec piété et dignité parfaites» <sup>46</sup>. C'est déjà le Concile de Trente: *nihil nisi grave!*...

Saint Paul était donc parfaitement préparé à prêcher l'Evangile dans l'une ou l'autre des provinces romaines d'Espagne; mais il semble, de surcroît, que les *Epîtres Pastorales*, rédigées après ce ministère, reflètent quelques acquisitions religieuses dont Paul s'est enrichi après ce ministère, reflètent quelques acquisitions religieuses dont Paul s'est enrichi après ses contacts avec les Espagnols. Il serait décent de laisser à ceux-ci le soin de préciser cet apport dont ils doivent être fiers; mais l'information littéraire permet à l'historien de relever les traits suivants <sup>47</sup>.

a) Deux vertus, célébrées et pratiquées aussi bien par les

44. Il est évident que les deux années de «captivité romaine» auraient de toute façon obligé Paul à savoir le latin; mais le citoyen romain de Tarse a été constamment entouré de latins, particulièrement de militaires, cf. A. R. SHERWIN-WHITE, *Roman Society and roman Law in the New Testament*, Oxford, 1963, p. 158.

45. Par exemple, ces vertus inconnues du N. T. avant les *Pastorales*: σεμνότης (*Gravitas, augustus*; O. HILTBRUNNER, *Vir gravis*, dans *Festschrift A. Debrunner*, Berne, 1954, pp. 195-207; le préon de I Tim. II, 10 est le *decorum*; cf. Tit. II, 1), *eusébeia-pietas* (M. FOERSTER, Εὐσεβεία in *den Pastoralbriefen*, dans *New Testament Studies*, 1959, V, pp. 213-218; C. SPICQ, *op. c.*, p. 131); cf. *philanthropia* = *humanitas* (Tit. III, 4); la vertu romaine de *sobriété*, exaltée par Ammien Marcellin, comprenant tempérance, courage, maîtrise de soi, absence de laisser-aller, correspond exactement à la «modération» sans cesse prônée dans les *Pastorales*; celles-ci se rencontrent constamment avec les thèmes exposés par Valère Maxime, contemporain de Tibère, dans ses *Neuf Livres des faits et paroles mémorables*, etc.

46. C'est exactement l'idéal romain: *Otium cum dignitate*; cf. L. ALFONSI, *Otium e vita d'amore negli elegiaci augustei*, dans *Studi in onore di A. Calderini*, Milan, 1956, pp. 187-209.

47. Une telle étude demanderait une enquête considérable. Je me borne à utiliser l'exposé de R. ETIENNE, *op. c.*

Israélites, les Grecs et les Somains, mais qui semblent particulièrement propres au tempérament espagnol — du moins sous la forme où elles se manifestent dans la péninsule: la *fidélité* et *l'hospitalité*, acquièrent dans les *Pastorales* un relief qui pourrait venir de l'expérience qu'en eût l'Apôtre durant son voyage en Espagne.

Non seulement Tite-Live (XXI, 7), Salluste (Hist. 64), Orose (IV, 14, 1) vantent la fidélité de Sagonte à ses alliés, mais Valère-Maxime (II, 6, 14) oppose la *fides celtiberica* à *l'audacia imbrica* et à *la sapientia Thraciae*. «Un mot sert à caractériser le sentiment ibère, celui de *fides*»<sup>48</sup>. C'est précisément parce qu'ils en connaissent la force que Marius, César, Octavien (Auguste) composent leur garde personnelle d'Espagnols, qui, une fois qu'ils ont prêté serment, suivront leur chef immuablement, jusqu'à la mort.

Or la vie chrétienne et apostolique des *Pastorales* est présentée comme un combat livré au service d'un chef avec une entière fidélité<sup>49</sup>. Elle résulte d'un engagement solennel pris au baptême (*l'homologie*), et il exigé de s'y montrer héroïquement fidèle, à l'instar de «Jésus-Christ qui a rendu témoignage devant Ponce-Pilate par sa belle confession»<sup>50</sup>. «Lui reste fidèle» (II Tim. II, 13). Le croyant sait par conséquent en qui il a mis sa confiance une fois pour toutes (I Tim. I, 16), et si le Christ Jésus nous a jugé digne de confiance en nous prenant à son service (I, 11-12; Tit. I, 3), le plus beau témoignage que l'on puisse se rendre au soir de

48. R. ETIENNE, *op. c.*, p. 67; cf. F. R. ADRADOS, *La «fides» iberica*, dans *Emerita*, 1946, pp 128-209.

49. I Tim. I, 19; IV, 12; VI, 11-12; II Tim. III, 10. La *pistis* est exigée aussi bien des esclaves (Tit. II, 10) que des diaconesses (I Tim. III, 11) et des «hommes sûrs» qui continueront la *didachè* de l'Apôtre (II Tim. II, 2); celle-ci est une «parole sûre et digne de créance» (I Tim. I, 15; III, 1; IV, 9; Tit. III, 8; II Tim. II, 11).

50. I Tim. VI, 12-13. Par conséquent sont stigmatisées comme déshonorées les veuves qui ont rompu leur engagement antérieur (I Tim. V, 12; cf. VI, 21; II Tim. III, 8) et tous ceux qui «font profession de connaître Dieu, mais dont les actes en sont la négation» (Tit. I, 16).

sa vie, c'est celui de l'Apôtre —conquis par la *fides iberica*: «J'ai gardé la fidélité» (II Tim. IV, 7).

Par ailleurs, «L'Espagne est la province qui a donné —et de loin— le plus grand nombre de documents sur l'hospitalité»<sup>51</sup>, et Dieu sait pourtant combien l'accueil de l'hôte est exalté par tous les peuples de l'antiquité! Mais en Espagne il est imprégné d'esprit religieux, et Diodore de Sicile y voit une vertu typiquement ibérique<sup>52</sup>. On ne s'étonnera donc point que I Tim. III, 2, aussi bien que Tit. I, 8 exige de l'Evêque qu'il soit hospitalier, et que *philoxenos* apparaissent ici pour la première fois comme vertu dans le Nouveau Testament.

b) A en croire les historiens «l'Espagnol est sensible au prestige du chef visible, et celui-ci doit être en relation avec la divinité... Depuis la protohistoire, le culte du chef naît du lien personnel qui unit les fidèles à celui qu'ils révèrent»<sup>53</sup>, ils en exaltent le mérite et les qualités. Parce qu'il est souverain, le roi ou l'Empereur a toutes les vertus. Il est établi, de surcroît, que cette souveraineté personnelle, héréditaire ou élue, fût la base de l'organisation politique espagnole<sup>54</sup>. S'il est probablement téméraire d'évoquer un parallélisme littéraire avec la constitution de la communauté chrétienne selon les *Pastorales*, où saint Paul demande à Timothée et Tite d'établir évêques et prêtres pour gouverner et structurer la maison de Dieu<sup>55</sup>, et où il demande à son légat à Ephèse de se faire respecter de tous (I Tim. IV, 12,

51. R. ETIENNE, *op. c.*, p. 60.

52. DIODORE DE SICILE, V, 34: Les Espagnols se montrent «philanthropes» à l'égard des étrangers. *Philanthropia* n'est pas employé dans le *corpus* épistolaire, en dehors de Tit. III, 4.

53. R. ETIENNE, *op. c.*, pp. 113-144, 287. C'est ainsi que Galba est vénéré de ses administrés de l'Espagne Citérieure: ἐφ' οἷς ἔτι μᾶλλον ἡγαπάτο ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων (PLUTARQUE, *Galba*, IV, 2-3), alors qu'Antoine exhorte les romains à être reconnaissants envers César: ἡγαπήσατε ὡς εὐεργέτην (DION CASSIUS, XLIV, 48, 1; cf. C. SPICQ, *Prolégomènes à une Etude de Théologie néotestamentaire*, Louvain, 1955, p. 67).

54. R. ETIENNE, *op. c.*, pp. 49 sv., 112 sv.

55. Tit. I, 5; I Tim. III, 1 sv., 15; II Tim. I, 6; II, 1, 20-21.

cf V, 17), on est en droit de relever le lien personnel et sacré du soldat avec son chef qui l'a enrôlé (II Tim. II, 4), les souffrances qui sont endurées *pour* le Christ (II, 9), dont on acclame la gloire (IV, 18), sans jamais rougir du témoignage qu'on lui rend avec amour et courage (I, 7-8). En dehors de I Tim. I, 17, Saint Paul n'a jamais qualifié le Christ de «Roi des siècles» (cf. II Tim. IV, 1, 18), et en dehors de I Tim. II, 2, il n'a jamais évoqué «les rois» païens pour lesquels il demande de prier. Les exégètes s'étonnent de ce pluriel; mais il apparaît tout à fait normal au retour d'Espagne, puisque dans ce pays —c'est une de ses spécialités— tout chef d'un territoire quelconque, d'une bourgade ou d'une grande cité aussi bien que les roitelets ou les grands souverains, sont appelés *Basileus* <sup>56</sup>.

c) La fidélité religieuse des Espagnols à leur chef de guerre est telle qu'en s'engageant au service du Roi, ils se «dévouent» et refusent de lui survivre: *se regibus devovent* <sup>57</sup>, tel Indibilis se dévouant entièrement à Scipion <sup>58</sup>, ou lorsque Octavien en 32 av. J. C. va affronter Antoine à Actium, les Espagnols jurent de le suivre comme chef suprême et acceptent de mourir pour celui à qui ils se sont engagés <sup>59</sup>. Sans doute, la *devotio*, le serment de se tuer plutôt que de reculer ou de subir la défaite, était fréquente dans l'antiquité —qu'il suffise de rappeler le serment des conjurés hiérosolymitains voulant attendre à la vie de saint Paul <sup>60</sup>—, mais elle était «un élément caractéristique de l'éthique

56. HERODOTE, I, 163; *Polibe*, X, 18, 7; DIODORE DE SICILE, XXV, 12; TITE-LIVE, XXII, 21; XXXIII, 21; XXXIV, 11; XXXV, 22, 5; XXXVII, 25. A telle enseigne que Edecon, roi des Edétains (région du bas Aragon et de Saragosse) saluait Scipion l'Africain du titre de Roi (POLYBE, X, 40; cf. R. THOUVENOT, *op. c.*, p. 88, n. 2).

57. SALLUSTE, *Hist.* I, 125; STRABON, III, 4, 18: ἀποθνήσκειν αὐτοῦς, PLUTARQUE, *Sertorius*, XIV, 5. συναποθνήσκειν αὐτῷ VALERE MAXIME, II, 6, 11. H. FUGIER *Recherches sur l'expression du sacré dans la langue latine*, Paris, 1963, pp. 45 sv.

58. TITE-LIVE, XXVIII, 34.

59. *Res Gestae divi Augusti* XXV, 2; PLUTARQUE, *Antoine*, 56, 61; cf. R. ETIENNE, p. 357.

60. Act. XXIII, 12-14; cf. I Mac. VI, 44; CICERON, *De la nature des dieux*,

ibérique»<sup>61</sup>, tant par sa fréquence que par son mode. En effet, il ne s'agissait pas tant comme ailleurs, de poursuivre l'anéantissement de l'ennemi que de *pourvoir au salut du chef*. C'est pour quoi Dion Cassius qualifie cette institution espagnole: *Devotio more iberico*. Lorsque le 16 janvier 27, le jour où Octavien reçoit du sénat le titre d'*augustus*. «Ampudius, en plein sénat, se dévoua à Auguste à la manière des Ibères, et exhorta les autres à faire de même»<sup>62</sup>. Or, saint Paul emploie *commori* (συναποθνήσκειν au sens technique de la dévotion espagnole, dans *II Tim.* II, 11: «Si nous avons commencé par mourir avec lui, nous vivrons aussi avec lui». C'est une obligation inéluctable pour les soldats du Christ, non seulement de répudier toute lâcheté et de ne jamais reculer, mais de se renoncer et de mourir au service de leur Roi céleste et avec Lui. Leur fidélité sera récompensée par la gloire éternelle avec le Seigneur!

d) On ne souligne pas assez d'ordinaire que, sous Auguste et Tibère, les Espagnols, *en avance sur Rome et l'Italie*, adhérèrent avec enthousiasme à la mystique impériale —si conforme à leur tendance profonde— et créèrent des formes nouvelles de ce culte qui fût le ferment le plus puissant de l'unification de leur pays<sup>63</sup>. Du vivant même d'Auguste, les Tarragonais ont un

---

II, 3, 10; *Inscriptions de Thasos*, n. 174, c. 2-3; R. K. YERKES, *Le Sacrifice*. Paris, 1955, p. 85. Ces dévouements étaient un «exemple» traditionnel de la *Diatribè*; cf. L. SANDERS, *L'Hellénisme de saint Clément de Rome et le Paulinisme*, Louvain, 1943, pp. 41 sv.

61. R. ETIENNE, *op. c.*, p. 76. «La *devotio* à la manière espagnole s'adresse toujours à un chef de guerre. Elle revient bien à le considérer comme un dieu vivant» (p. 361). F. OLIVIER, *Essais*, Genève, 1963, pp. 155-177.

62. DION CASSIUS, LIII, 20.

63. R. ETIENNE, *op. c.*, pp. 4, 177, 294, 521 sv. On a retrouvé plus de 900 inscriptions relatives au culte impérial dans la péninsule ibérique. Sans parler des témoignages proprement archéologiques (monuments, statues), on peut évoquer la numismatique qui fournit plus de cent types monétaires attestant cette «théologie», qui prend son origine en Tarraconaise. Le culte provincial est exercé par des prêtres nommés pour un an, désignés diversement comme *flamen augustorum*, *flamen divorum augustorum*, *flamen augustalis*. Il y a même des femmes (flaminiques).

autel <sup>61</sup>, sur lequel ils sacrifient à Auguste, dont on possède l'image sur des monnaies, et que l'on honore de son vivant comme «fils de divin»; de sorte que «l'Espagne est le seul pays d'Occident à pouvoir associer au premier empereur en personne les débuts du culte impérial» <sup>65</sup>. Un mois après sa mort, Auguste est consacré comme *divus*. Aussitôt, les Tarragonais demandent à Tibère la permission (accordée) de lui élever un temple, qui deviendra le modèle de tous les autres, et que les monnaies représentent avec la légende: *Aeternitatis Augustae* <sup>66</sup>.

Or nous avons montré jadis que les *Pastorales* ne représentent pas seulement le premier essai de traduction de la théologie chrétienne dans la langue occidentale, mais avant *l'Apocalypse*, le démarcage et l'antithèse des formules du culte impérial <sup>67</sup>. L'idée de cette référence implicite ne serait-elle pas venue à l'Apôtre, à l'occasion des manifestations trop ferventes de la piété espagnole? Pour désigner le premier et le second avènement du Christ, par exemple, saint Paul n'emploie plus le terme de *parousie*, mais celui d'*épiphanie*, désignation technique de la visite glorieuse et secourable de l'Empereur dans une province: Jésus, qui est *apparu* sur terre comme *Sauveur* véritable, délivrant de tous les maux <sup>68</sup>, est le «grand Dieu» <sup>69</sup>, dont on attend intensément l'apparition glorieuse pour être couronné par Lui (I Tim. VI, 14; II Tim. III, 1, 8). Le Dieu des chrétiens est «l'uni-

64. QUINTILIEN, *Instr. orat.* VI, 3, 77; cf. PLINE, *Hist. nat.* III, 7, 18; IV, 17.

65. R. ETIENNE, p. 355; cf. pp. 368, 389. Les autels se multiplièrent à Mérida, Bracara, Gijón, etc. Mais cf. L. CERFAUX, J. TONDRIAU, *Le Culte des Souverains*, Paris-Tournai, 1957, pp. 313 sv.

66. R. ETIENNE, *op. c.*, pp. 406 sv., 522.

67. C. SPICQ, *Agapè dans le Nouveau Testament*, Paris, 1959, III, pp. 26 sv., 39 sv.

68. II Tim. I, 10. *sôter*. Alors que Paul désignait jusqu'alors le propriétaire d'esclaves comme *Kyrios*, il le nomme maintenant *despotes* (I Tim. VI, 1; Tit. II, 9; II Tim. II, 21); et pour la première fois emploie *archai* des autorités politiques (Tit. III, 1).

69. Tit. II, 13. Cf. B. MUELLER, *MEFANΘEOΣ* Halle, 1913; E. PAX, *ΕΠΙΦΑΝΕΙΑ* *Ein religionsgeschichtlicher Beitrag zur biblischen Theologie*, Munich, 1955.

que Souverain, le Roi des rois et le Seigneur des Seigneurs, le seul à posséder l'immortalité» (I Tim. VI, 15-16). C'est la seule mention de *l'athanasia* comme attribut divin dans tout le Nouveau Testament; on la rapprochera de l'acclamation —qu'on pourrait qualifier d'impériale— de I Tim. I, 17: «Au Roi des siècles, immortel (*aphartó*)... Dieu unique, honneur et gloire dans les siècles des siècles», et l'on comprendra la densité de cet épithète du *seul* vrai Dieu, en référence antithétique à *l'aeternitas Augusta*, célébrée à Tarragone et à Emerita dès l'an 15 de notre ère, alors que Rome l'ignorera jusqu'à Hadrien; à telle enseigne qu'on a pu y voir une «aberration espagnole» dans le culte païen des vertus impériales <sup>70</sup>.

Parmi celles-ci, la *pietas* est célébrée dans tout l'empire; mais, si l'on peut dire, telle qu'elle <sup>71</sup>; alors qu'à Caesaraugusta on la qualifie *d'auguste*; et ce serait encore l'une des «aberrations» du cult ibérique des vertus de l'empereur accentuant la religieuse vénération des enfants à l'égard de leur Père <sup>72</sup>. Or la religion de Jésus-Christ est présentée par saint Paul comme «le grand mystère de la Piété» (I Tim. III, 16), la foi n'est pas autre chose que «la connaissance de la vérité selon la Piété» (Tit. I, 1; I Tim. VI, 3), la vie dans l'Eglise est une existence dans la piété (I Tim. II, 2). Celle-ci est utile à tout (IV, 7-8), c'est une définition de la vertu <sup>73</sup>. Si l'on remarque que saint Paul n'a jamais employé le

70. R. ETIENNE, *op. c.*, p. 320 sv., 431.

71. Bien entendu, la *piété* est une vertu éminemment grecque; mais précisément *l'eusébéia envers les dieux* était beaucoup trop marquée par la religion païenne pour être insérée dans la panoplie du Chrétien. J. GAUDEMET, «*Testamenta ingrata et pietas Augusti*». *Contribution à l'étude du sentiment imperial*, dans *Studi in onore di V. Arangio-Ruiz*, Naples, s. d. III, pp. 115-137. R. FLACELIERE, *Morale grecque et Morale néo-testamentaire*, dans *Morale chrétienne et Requêtes contemporaines*, Tournai, 1954, pp. 86 sv. J. RUDHARDT, *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique*, Genève, 1958, pp. 12 sv. FOERSTER, art. *σεβόμεαι, εὐσεβεία* dans G. KITTEL, *Th. WÖRT*, VII, pp. 169, 175 sv.

72. Avant même que le titre fût officiel, Urgavo nomme Auguste *Pater Patriae* (CIL 2107).

73. I Tim. V, 4; VI, 11; Tit. II, 12; II Tim. III, 5, 12.



terme *d'eusébéia* dans ses Epîtres antérieures, et qu'il en fait la première des vertus morales dans les Pastorales, où il l'évoque plus de dix fois, on sera tenté de croire qu'une nouvelle source d'information a enrichi son «catalogue de vertus», et qu'il conçoit désormais les croyants comme des religieux qui servent leur Seigneur céleste avec l'attachement et la générosité que les sujets de l'Empereur manifestens envers leur Maître. Nous devrions peut-être ce paradigme aux Espagnols... On pourrait préciser ces suggestions, trouver d'autres indices de rapprochement, mais il est temps de conclure.

\*  
\*\*

Saint Paul a voulu se rendre en Espagne. La tradition romaine primitive, d'excellente qualité et acceptée par les Pères de l'Eglise, atteste qu'il a réalisé ce dessein. Les Epîtres Pastorales, écrites après ce séjour, laissent deviner que celui-ci a marqué et enrichi la psychologie de l'Apôtre. Dans la mesure où l'histoire est la connaissance du passé sur document, on peut dire que la venue de saint Paul en Espagne est une certitude; non, certes, d'ordre métaphysique ni mathématique, mais selon la nature propre à cette discipline qui, à défaut d'attestation explicite d'un fait <sup>74</sup>, reconstruit la conjoncture des événements par la multiplication des indices convergents, la vraisemblance psychologique et —dans notre cas— les exigences imprescriptibles d'une vocation religieuse. Comment saint Paul, dont la mort, à l'instar de saint Etienne et de tous les martyrs, calque si exactement celle de son Seigneur, notamment en pardonnant à ses meurtriers (II

74. A vrai dire, il vaut mieux qu'il n'y ait point de tradition espagnole du séjour de l'Apôtre à Tarragone ou à Tartessos, quand on sait ce que valent ces «on dit». Lazare à Marseille, Marie-Madeleine à la Sainte-Beaume, Zachée à Rocamadour et les Rois Mages à Cologne! J'ignore si des saintes espagnoles ont eu quelque lumière géographique et chronologique sur les dernières années du grand Apôtre, mais les certitudes divergentes de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde sur le tombeau de la Vierge Marie rendraient plus sceptiques encore.

Tim. IV, 16), aurait-il pu se donner le témoignage d'avoir «pleinement achevé sa course» (IV, 7), comme Jésus ne consentant à rendre son âme à son Père qu'après avoir constaté qu'il avait intégralement réalisé les Ecritures (Jo. XIX, 28, 30), s'il n'avait atteint les confins de l'Occident, tel un coureur qui touche la borne et va recevoir le *brabéion* de son exploit ☩.

C'est grâce à saint Paul que se réalisa pour nous la prophétie du Maître: «Je vous dis que beaucoup viendront du Levant et du Couchant, et seront à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux» (Mt. VIII, 11; cf. Lc. XIII, 29).

C. SPICQ, O. P.

---

75. Cor. IX, 24; Philip. III, 14; II Tim. IV, 8.